



**Maria Margherita Mattioda**

Université de Turin, Italie

marita.mattioda@unito.it

<https://orcid.org/0000-0003-1330-6175>



**Valérie Delavigne, Dardo de Vecchi (dir.), *Termes en discours. Entreprises et organisations*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2021, 248 p.**

Dans le panorama des études sur les langues et les discours spécialisés, où l'approche terminologique est parfois cantonnée en toile de fond, ce livre, dirigé par Valérie Delavigne et Dardo de Vecchi, trace la voie pour explorer les horizons actuels de la discipline à travers l'observation du fonctionnement des termes dans les usages des entreprises et des organisations. Se situant à la croisée de la recherche théorique et de l'application pratique, les auteurs s'interrogent sur la partie langagière du travail et sur ses usages sociaux pour relier le besoin des entreprises de comprendre « leurs propres mots tout comme ceux (...) des autres » à l'éclairage que les terminologues peuvent apporter à ces normes souvent implicites. Non seulement pour répondre aux questions soulevées par la dimension discursive et sociale du langage des organisations, mais aussi pour « replacer les cultures et les communautés » au cœur de la terminologie, cet ouvrage s'articule en trois parties précédées par un préambule. En ouverture, François Gaudin se penche sur les débuts de la socioterminologie dans les années 1990. À travers un parcours diachronique qui montre les contaminations disciplinaires et la richesse des échanges entre les chercheurs de divers laboratoires de recherche en France et au Québec, il illustre le chemin intellectuel qui a permis de dépasser certains principes de la terminologie grâce à l'application de la sociolinguistique. Ainsi, des terrains et des pratiques peu exploités (oral, catalogues, entreprises...), mais porteurs d'informations sur les usages ont pu être explorés (*Il était une fois dans l'Ouest. Les usages sociaux des termes*, p. 21-33).

La première partie du livre réunit trois contributions abordant les termes liés aux univers socio-discursifs sous un angle culturel (*Société, usages et discours*). Anne Parizot s'intéresse aux termes en tant que marqueurs identitaires pour étudier la désignation des métiers commerciaux dans l'entreprise Michelin, en privilégiant

une approche ethnoterminologique. En s'appuyant sur un corpus bilingue (anglais-français) très large, allant du discours normé de l'entreprise au discours des salariés sur les réseaux sociaux, elle analyse la terminologie de l'entreprise en diachronie et en synchronie afin de confronter les usages organisationnels collectifs et les pratiques numériques individuelles. Cela lui permet de pousser la recherche aux frontières du sensible et du symbolique, car l'emploi d'une terminologie raisonnée dans une grande entreprise internationale se heurte souvent à la complexité des interactions réelles en raison de leurs natures identitaires et symboliques (*Terminologie raisonnée en entreprise et métiers. Regards croisés*, p. 37-51). Les apports de l'étude de la terminologie aux communautés discursives constituant les organisations apparaissent encore plus évidents dans le cadre des fusions/acquisitions ou des multinationales, comme le montre Geneviève Tréguer-Felten, qui s'interroge sur la manière dont les concepts managériaux, développés en anglais, sont interprétés par des utilisateurs de cultures diverses et s'actualisent dans des contextes différents. Son étude, basée sur des propos individuels recueillis sur le terrain, sur des documents institutionnels collectés entre 1990 et 2008, sur des courriels d'entreprises multinationales françaises, chinoises et états-uniennes, se concentre tout spécialement sur la relation-client et sur les effets que l'interprétation du terme *client* à la lueur de ses propres univers culturels produit dans les discours organisationnels. En effet, les termes utilisés par les institutions multinationales s'actualisent dans des pratiques et des discours qui reflètent des points de vue reconfigurés par le contexte et culturellement marqués (*Un rapprochement transdisciplinaire au service de l'entreprise ?* pp. 55-68). L'articulation entre les acteurs, les connaissances et les pratiques dans les entreprises fait l'objet de la réflexion de Dardo de Vecchi, qui s'attache à analyser la place du verbe dans le parler organisationnel. Après avoir remarqué que la terminologie est souvent vouée au tout nominal, il adopte une approche pragmateterminologique pour restituer aux verbes leur valeur dans les discours des entreprises et pour en saisir les retombées, notamment dans le secteur des ressources humaines (intégration de nouveaux collaborateurs, *knowledge management*). Les exemples tirés des recettes de cuisine, des offres d'emploi et des métiers « du luxe » permettent de mieux comprendre comment ces verbes constituent des « axes d'activité » englobant des acteurs, des connaissances, des objets et des processus : en somme, tout une culture d'entreprise et ses terminologies potentielles (*D'une terminologie de quoi à une terminologie de qui ?*, p. 69-82).

La deuxième partie du livre enrichit la réflexion sur la terminologie en insistant davantage sur sa dimension orale, jusqu'ici peu développée par les études disciplinaires pour des raisons d'élaboration et d'accessibilité des corpus oraux, alors que

les interactions orales sont majoritaires en entreprise (*Au commencement était l'oral*). Les contributions qui composent cette partie font preuve d'une grande variété d'approches et abordent diverses questions de méthodologie. La prise en compte de l'oral et des cultures locales pour la construction de la terminologie du cacao en Équateur est au centre de la démarche méthodologique d'Angélica Leticia Cahuana Velasteguí, Javier Fernandez Cruz, Olivier Meric et Laurent Gautier, qui s'intéressent à différents types de discours et au hiatus existant entre une terminologie spontanée et une terminologie commerciale. En considérant la situation de diglossie entre l'espagnol et les langues natives vernaculaires des communautés locales, les auteurs opèrent un décentrage pour analyser les stratégies dénominatives et les tensions possibles entre terminologie de filière, visant l'aménagement linguistique, et terminologie marketing des prescripteurs. C'est ainsi que les auteurs, en associant l'approche socio-ethnoterminologique à la sémantique cognitive, proposent une triangulation discursive de l'émotion de dégustation appliquée à un corpus mixte. Les résultats quantitatifs et qualitatifs de l'analyse confirment tout l'intérêt qu'il y a à implémenter l'analyse des corpus oraux au prisme de l'interdisciplinarité, afin de détecter la construction du sens (c'est le cas ici de la culture de la fève et de sa transformation en chocolat) et de saisir les véritables enjeux de la variation terminologique dans la traduction/médiation interlinguistique, la communication interculturelle et le marketing (*Mettre le chocolat en mots : terminologie de filière ou commerciale ?*, p. 85-108). La notion de domaine est au cœur de l'article de Dardo de Vecchi, qui revient sur la manière dont les connaissances sont structurées et sur la nécessaire mobilisation de micro-domaines pour faire émerger d'autres unités terminologiques à l'intersection de connaissances aux frontières perméables. À l'oral, il en ressort la nécessité d'identifier une méthodologie pertinente, telle que le dialogue du terminologue avec l'expert. À partir de l'analyse de textes « jargonnants » rédigés par des experts dans un style oralisé, le chercheur montre l'apport de la terminologie à l'expert (« prise de conscience de la valeur de son vocabulaire ») et de l'expert au terminologue (« obtention plus vaste de candidats terme et de leurs collocations ») et souligne l'importance de prendre connaissance non seulement de ce qui est écrit, mais aussi de « ce qui est dit » (*Les termes à l'oral*, p. 109-124). L'étude de la néologie lexicale des cryptomonnaies permet à Maria Francesca Bonadonna d'interroger un corpus oral composé de débats télévisés à l'aune de la négociation du sens entre plusieurs interlocuteurs. En adoptant une perspective socioterminologique, elle s'intéresse tout spécialement aux mécanismes de la négociation sur le plan dénominatif et cognitif, afin de mettre en relief la manière dont un nouveau secteur et sa terminologie se construisent dans la sphère publique à partir de points de vue différents. En outre, la négociation indirecte permet de saisir

le changement profond opéré dans la conceptualisation des cryptomonnaies au niveau institutionnel, qui a récemment glissé de la catégorie du danger à celle de l'opportunité économique (*La négociation du sens autour des cryptomonnaies*, pp. 125-139).

Dans le sillage de la lexiculture de Galisson, Pierre Lerat observe les frontières perméables de la lexiculture ordinaire et experte et revient sur des questions, toujours actuelles, concernant le « français et les langues scientifiques de demain ». L'analyse du vocabulaire scientifique est étayée par un corpus oral portant sur la COVID-19 et représentatif de la parole médicale autorisée, de la parole de la communauté des chercheurs et de celle du gouvernement. L'auteur remarque la présence du vocabulaire savant (maladies traditionnelles, médicaments), mais aussi une tendance généralisée à l'anglicisation de la médecine due à la primauté des revues scientifiques en anglais et aux institutions internationales. D'un point de vue morphologique, les unités terminologiques repérées dans le corpus sont principalement des binômes lexicaux, notamment des noms suivis d'un adjectif à valeur prépositionnelle. Enfin, une attention particulière est réservée au vocabulaire semi-technique, aux nomenclatures, aux codes et au jargon qui contribuent à préciser les contours d'une lexiculture experte appliquée au domaine médical (*La lexiculture experte sur un plateau*, p. 141-159).

La troisième partie de cet ouvrage explore des questions de traduction et de communication. La contribution de Héba Medhat-Lecocq pose le problème de la traduction de l'entreprise envisagée en tant qu'organisation de professionnels qui se distinguent par leurs actions et par leurs communications. La traduction spécialisée dont il est question ne se résume pas à la seule équivalence terminologique, mais doit tenir compte du langage de l'entreprise qui est adapté en fonction des contextes et des interlocuteurs. À partir des exemples tirés du couple linguistique français-arabe et d'entreprises françaises et des pays arabes, l'auteure montre que « pour traduire fidèlement l'entreprise, le traducteur est tenu d'assurer la réception de son message par ses destinataires et de ne pas se contenter de leur simple compréhension de celui-ci » (p. 176). Il serait donc avantageux pour l'entreprise d'intégrer le traducteur dans ses projets, comme tout autre membre de l'organisation, afin qu'il puisse restituer le « vécu » qui lui est propre (*Traduire l'entreprise : quelques considérations terminologiques nécessaires*, pp. 163-178). Anje Müller Gjesdal et Marita Kristiansen abordent la terminologie des événements naturels dans la communication institutionnelle (livres blancs pour le Parlement) et dans la communication des entreprises (rapports annuels d'Equinor) en Norvège. L'émergence d'une terminologie liée au concept d'événement naturel met en évidence la question de la variation, étant donné que ces termes se distribuent

différemment dans les usages des divers acteurs sociaux (économie, État, presse). Si le discours politique et expert s'articule autour du concept de *natural event*, le discours des entreprises insiste prioritairement sur la notion de *risk* en lien avec les changements climatiques, ce qui montre les besoins d'harmonisation dans ce domaine (*Communicating natural events. Emerging terminology across corpora*, p. 179-193). L'article qui clôture la dernière partie de ce volume illustre en diachronie le concept de développement durable dès sa première apparition dans le discours des Nations Unies en 1987. En étudiant dans un premier temps la désignation du concept en anglais (*sustainable*) et son adaptation en français (*soutenable, durable, viable*), Marie-José De Saint-Robert illustre l'implantation du terme dans le vocabulaire plurilingue d'une organisation internationale pour ensuite montrer son appropriation par le corps social français à travers la réorganisation du lexique. L'analyse du vocabulaire issu de la notion de développement durable permet de saisir la créativité néologique pluridisciplinaire aussi bien dans les termes créés par dérivation, composition ou lexicalisation de syntagmes nominaux complexes que dans les procédés d'appropriation de la durabilité par extension de sens, par métonymie ou par métaphore. C'est ainsi que l'auteure fait émerger la « particularité d'un concept universel [qui] échappe à la structure institutionnelle où il a vu le jour » pour évoluer et s'enrichir au fur et à mesure que la société se l'approprie (*Le concept de développement durable*, p. 195-219).

En guise de conclusion, John Humbley tente de situer la terminologie dans un cadre historique plus ample pour en saisir les filiations multiples. Au-delà de la réflexion théorique de Wüster, il considère la présence de traces plus anciennes d'une discipline qui n'existe pas encore en tant que telle et qui remonterait aux commentaires de Diderot dans l'*Encyclopédie*. En effet, au XVIII<sup>e</sup> siècle, Diderot innove en présentant les vocabulaires techniques (les arts mécaniques) « de manière systématique, voire exhaustive, dans leur contexte social et professionnel » (p. 226). L'accompagnement du texte par l'image (les planches) dans l'*Encyclopédie* est essentiel pour situer ce vocabulaire dans son contexte professionnel et pour relier le domaine de connaissance au domaine d'application. Par sa critique de la synonymie, de l'homonymie et plus généralement du manque de rigueur terminologique des arts mécaniques, « Diderot annonce Wüster plutôt que Guespin » et il est « sans doute l'ancêtre de la terminologie située » (*Denis Diderot et l'Encyclopédie : la terminologie située*, p. 223-235).